Studio Ghibli

La Collection invisible

Rachmaninoff aux deux visages, Arvo Part, Le Quatuor Ysaye, Ennio Morricone, Ryuichi Sakamoto

Studio Ghibli, Ennio Morricone

La Collection invisible

Un quatuor de Tchaïkovsky et Mélanges

J'AI DÉCIDÉ assez après l'heure, ou bien avant, selon le point de vue, de ne plus rien écrire sur cette présente page. Il est vrai que j'ai tout mis en ordre et, en ce qui me le fait concerner à mes vieux jours, je me suis tu. Mais, comme je ne suis pas le seul à avoir quelque chose à dire, je vous propose de lire ce qui suit, qui est tout ce que j'ai pu collecter de ces composants de cette présente de Studio Ghibli, Ennio Morricone, Ryuichi Sakamoto, Rachmaninoff aux deux visages, Arvo Part, Le Quatuor Ensemble Ysaye, Tchaïkovsky, Mélanges.

Il faut croire que, de mon côté, je me suis trompé. Car, s'il est quelque sot commentaire à faire du jeune Ryuichi Sakamoto, il faut bien que ce soit moi qui le fasse, et ce, pour une raison, c'est que je suis le seul à avoir pu le faire. Et, pour ne pas avoir à se soucier quand bien de plus, j'ai pu, en ce qui concerne ce jeune Ryuichi Sakamoto, le faire de manière sérieuse. Ryuichi, tout ce qu'il a fait, c'est que de jouer du piano, et, pour ne pas trop se tromper, il a fait ce qu'il a pu.

l'effet du vin. Lorsque, enfin, je lui dis que je devais prendre congé, il s'effraya, fit grise mine comme un enfant têtu, et de dépit, frappa du pied en disant que c'était impossible, que je n'en avais vu que la moitié à peine. Les deux femmes eurent toutes les peines à vaincre son entêtement et à lui faire comprendre qu'il ne pouvait me retenir plus longtemps sans me faire manquer mon train.

Quand, après une résistance désespérée, il se fut enfin résigné à me laisser partir, il me parla d'une voix tout attendrie. Il me prit les mains, les caressa tout du long avec la sensibilité d'un aveugle, comme si ses doigts voulaient davantage me connaître et me témoigner plus d'amour que ne le pouvaient des paroles.

— Votre visite m'a procuré une grande, une très grande joie, commença-t-il avec une émotion très profonde que je n'oublierai jamais. Quel réconfort pour moi d'avoir pu enfin, enfin, enfin passer encore une fois en revue mes chères estampes avec un connaisseur ! Mais vous verrez que vous n'êtes pas venu en vain chez un vieil aveugle. Je vous le promets. Je prends ma femme à témoin que je ferai ajouter à mon testament une clause par laquelle je chargerai votre respectable maison de la vente aux enchères de ma collection. C'est vous qui aurez l'honneur de gérer ces trésors inconnus, – et ce disant il posa la main affectueusement sur ses porte-feuilles désertés – jusqu'au jour où ils seront dispersés à tous les vents. Promettez-moi seulement de faire un beau catalogue. Il sera ma pierre tombale, je n'en aurai pas de meilleure.

Je regardai sa femme et sa fille. Elles se pressaient l'une contre l'autre. Parfois un frisson les parcourait comme si elles ne formaient qu'un seul corps qui frémissait d'une émotion unanime. Quant à moi, je ressentis quelque chose de solennel en entendant cet homme pathétique qui ne se doutait de rien, me charger, comme d'une mission de confiance, d'administrer sa collection invisible et depuis longtemps envolée. Ému, je lui promis ce que je ne pourrais jamais tenir. De nouveau, ses yeux éteints s'illuminèrent. Je sentais que son espérance cherchait à se communiquer à moi, je le sentais à la tendresse et à la caressante pression de ses doigts qui tenaient les miens, en gage de remerciement et de promesse.

Les femmes m'accompagnèrent jusqu'à la porte. Elles n'osaient me parler, car son oreille exercée aurait perçu le moindre chuchotement. Mais comme leurs yeux humides de larmes rayonnaient de reconnaissance envers moi ! Je descendis l'escalier en titubant. Au fond, j'avais honte. J'étais arrivé comme l'ange d'un conte de fées dans la demeure de pauvres gens. J'avais rendu pendant deux heures la vue à un aveugle, rien qu'en mentant sciemment et en prêtant mon concours à une pieuse supercherie. Moi qui en réalité étais venu comme un minable boutiquier pour acquérir par ruse quelques pièces précieuses, j'emportais bien davantage : il m'avait été donné, encore une fois, de sentir vibrer un enthousiasme pur, une sorte d'extase illuminée par l'esprit et entièrement vouée à l'art, comme nos contemporains semblent ne plus en connaître depuis longtemps. Et – je ne puis le dire autrement – une vénération profonde emplissait mon cœur, même si je me sentais encore honteux, sans savoir au fond pourquoi.

Arrivé dans la rue, j'entendis une fenêtre s'ouvrir violemment et quelqu'un crier mon nom. Le vieil homme n'avait pu s'empêcher de regarder dans ma direction avec ses yeux éteints. Il se penchait tellement au-dehors que les deux femmes devaient le soutenir. Il agitait son mouchoir et me cria : « Bon voyage ! » d'une voix claire et revigorée de jeune garçon. Jamais je n'oublierai ce spectacle : le visage joyeux de ce vieillard chenu, là-haut à sa fenêtre, planant très haut au-dessus des passants affairés, inquiets et grognons – bien protégé de notre monde réel et de ses turpitudes par le nuage vaporeux de son illusion bienfaisante. Alors je me rappelai cette parole ancienne et si vraie – de Gœthe, je crois : « Les collectionneurs sont des gens heureux. »

La Collection invisible,
nouvelle de Stefan Zweig (1881-1942),
traduite de l'allemand par Manfred Schenker,
est extraite du recueil *La Peur*
paru aux éditions Grasset,
à Paris, en 1935.

ISBN : 978-2-89816-226-8
© Vertiges éditeur, 2020
– 1227 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org